Document généré le 25 sept. 2024 09:06

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Mon papa du dimanche

Denise Houle

Numéro 54-55, automne 1992

Le dimanche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15047ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Houle, D. (1992). Mon papa du dimanche. *Moebius*, (54-55), 54–57.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MON PAPA DU DIMANCHE

Denise Houle

Mon cher journal,

Comme j'ai puni ma mère en refusant de l'accompagner au cinéma, je n'ai pas d'autre choix que de venir bavarder avec toi. Une enfant qui punit sa mère, ça doit te sembler bizarre. Elle voulait m'emmener voir *La petite sirène*. Tu parles! Je connais l'histoire par cœur depuis mes quatre ans. C'était celle que je réclamais le plus souvent à mon père, quand il me lisait des contes, le soir, avant de m'endormir. Je parle au passé parce que je ne veux plus avoir de père. J'ai commencé par en avoir un *de tous les jours*, puis il est devenu *mon papa du dimanche*, il y a deux ans. Ça t'intrigue, hein? Laisse-moi tout t'expliquer.

Il y a deux ans, mon père nous a quittées, maman et moi, pour aller vivre avec une autre femme. Mon père, c'est un séducteur, comme dit ma grand-mère. Ça veut dire qu'il a le pouvoir de faire tomber toutes les femmes dans ses bras. Même une Anglaise — sa femme Judy vient d'Angleterre — et il paraît que ce sont les plus difficiles à séduire au monde. C'est mon oncle Jean-Pierre qui l'a dit en riant à Judy elle-même. Jean-Pierre, c'est le frère de mon père... J'aurais dû dire, de mon ex-père. Judy a un fils de mon âge

(Gregory, que tout le monde appelle Greg) et un autre fils de deux ans (David, mon demi-frère, paraît-il).

Après le départ de Paul (c'est le prénom de mon... ex-papa), je suis allée tous les dimanches dans sa nouvelle maison, pendant au moins deux mois. Les premières fois, même si j'étais fâchée contre Paul de nous avoir abandonnées pour une femme moins gentille que maman et pour son Gregory (stupide comme ça se peut pas), j'ai, comme on dit, caché ma peine. Je voulais prouver à... papa que je pouvais très bien me passer de lui mais... quand c'est pas vrai, difficile de cacher son jeu bien longtemps. J'ai d'abord poussé le Gregory dans la piscine, le dimanche où Paul l'a félicité pour ses bonnes notes en maths. Moi qui suis nulle en mathématiques, c'était me provoquer et me blesser à l'os. Surtout que la Judy m'a demandé, de sa petite voix mielleuse : «Et toi, Christine, tu sais bien compter?» Furieuse, je lui ai répondu : «Savoir compter, c'est vulgaire. Je préfère savoir lire et écrire parfaitement. C'est plus... C'est plus...» Je cherchais un mot cinglant, pour décourager le Gregory de sa science. C'est Paul qui l'a ajouté pour moi en riant : «Tu veux sans doute dire, plus noble, ma princesse.» Sa princesse, quelle blague! Paul a ensuite traduit nos propos à sa femme, en changeant des mots sans doute, car Greg et eux ont éclaté de rire. S'ils se liguaient contre moi, ils allaient voir ce qu'ils allaient voir! Comme le Greg était penché au bord de la piscine, je lui ai donné une poussée et me suis enfuie dehors en claquant la porte. Le dimanche suivant, la Judy et son matheux m'ont accueillie plutôt froidement. J'ai décidé alors de ne m'occuper que de mon demi-frère et l'ai amusé un bon moment. Mon demi-frère, qui est mignon tout plein et semblait m'aimer, a tout de même suivi le Greg dans sa chambre, quand celui-ci a réalisé que son étoile pâlissait en ma présence, que je comptais pour quelque chose aux yeux de David.

La semaine suivante, j'ai refusé d'aller chez eux, mais mon père a tellement insisté que j'ai accepté le supplice encore une fois. Mais, intérieurement, je me suis promis que ce serait la dernière. Au dîner, j'ai déclaré à Judy que : «Ma mère à moi sait très bien faire la cuisine, ses sauces ne sont jamais trop claires ou trop épaisses, ses crêpes sont lé-

gères...» Là-dessus, papa m'a priée de me taire. Plus tard, juste avant de partir, j'ai traité Greg de tricheur, parce qu'il avait caché des cartes dans sa poche. Sais-tu ce qu'il m'a dit l'imbécile? «Maman n'aime pas beaucoup quand tu viens, tu gâches tous nos dimanches, parce que tu n'es pas gentille avec moi et avec elle.»Bon! C'est ce qu'elle pense la Judy! Salut la compagnie! J'ai ensuite insisté pour que mon père me ramène à la maison *immédiatement*. C'est ce qu'il a fait et qu'il était mieux de faire. Sur la route du retour, il a tenté de me raisonner. Il parle bien le Paul! Trop bien. Je n'ai cependant pu m'empêcher de lui crier : «Je n'accepterai jamais de te partager avec Gregory. Avec David... peut-être, parce que c'est un garçon et qu'il est si mignon. Toutefois, si vous avez envie d'avoir une fille, renoncez-y, parce que *ta* fille c'est moi! As-tu bien compris?»

Après, les vacances de maman sont arrivées et nous sommes allées au bord de la mer avec grand-maman. Au bout d'un mois, on a reçu une lettre de papa nous annonçant la naissance de Jennifer.

Blessée à mort, c'est le cas de le dire, je suis allée me baigner dans l'espoir de me noyer. J'ai marché dans l'eau jusqu'à ce que j'en aie par-dessus la tête. Après, je ne me souviens plus de rien. Je me suis réveillée dans une clinique américaine, maman et grand-maman pleurant à mon chevet. Même le Paul est venu le lendemain et a pleuré lui aussi, en me prenant dans ses bras et me demandant pardon. J'ai cru un moment que ça y était, que j'avais réussi à l'attendrir, qu'il ne repartirait plus. Tu parles! Il a vite déguerpi et rejoint la Judy et *sa* fille...

C'est là que mon histoire devient compliquée. Avec des pepsichologues qui posent des questions auxquelles on ne peut répondre. Parce que, c'est bien connu, les enfants et les grandes personnes ne se comprennent jamais. S'ils se comprenaient, il n'y aurait plus de sociétés protectrices des enfants et des animaux, par exemple. C'est l'évidence même, comme dirait celui que je ne veux plus appeler papa. Et ma pepsichologue (je sais qu'il faut dire psychologue, mais je préfère pepsichologue, ça me fait moins peur) n'arrête pas de m'embêter avec ses questions.

Je vais maintenant te parler de maman et t'expliquer pourquoi je la fais marcher. Depuis mon suicide raté (comme dit ma pepsichologue), elle fait mes quatre volontés. Et je ne trouve pas cela agréable du tout! Je voudrais qu'elle me punisse, comme papa le faisait autrefois. Il me semble qu'il me manquerait moins. Tu veux savoir pourquoi je ne veux plus revoir mon père? Pas parce que je ne l'aime plus. Au contraire. Mais ne pas le voir, tenter de l'effacer de ma mémoire, comme on efface des mots et des chiffres sur un tableau, ça fait moins mal. Ça me rappelle ma petite chatte Sarah, qu'on a dû donner à une amie parce que maman est devenue allergique. J'aime mieux ne plus la voir, ma Sarah jolie, avec sa tête de poupée chinoise. Ça ne guérit pas ma blessure, mais ça l'empêche de saigner.

Je ne veux tout de même pas faire la vie trop dure à maman, car je viens d'apprendre qu'elle est *monoparentale*. Je n'ai pas demandé à ma pepsi ce que cela veut dire et je préfère ne pas le savoir. Je sais seulement que c'est une maladie pire que la mononucléose — que ma cousine a eue et dont elle a guéri. Sais-tu pourquoi? Parce que, quand les gens prononcent le mot *cancer* et le mot *monoparentale*, ils prennent le même air étrange. Comme s'il n'y avait plus rien à faire, plus rien à espérer d'une telle maladie. Ma mère va peut-être mourir et je souhaite que sa maladie soit contagieuse pour mourir avec elle.

Je te quitte, mon cher journal, et je ne sais pas si je reviendrai t'écrire encore. Il se peut que je te jette au feu, un jour. Parce que c'est mon père qui m'a donné ce ravissant agenda rose dans lequel je t'écris. Sais-tu ce qu'il a écrit sur ta première page? «À ma fille chérie, celle que j'ai aimée la première et qui aura toujours la meilleure place dans mon cœur.» Tu sais, ce qu'il a écrit, je n'en crois rien, mais ça me fait toujours un peu de bien de le relire.

P.-S. : Je me demande de quoi elle a l'air la Jennifer...